

Le regard et la jouissance

pierre clément

La sexualité actuelle se distingue de celles qui l'ont précédée historiquement par le rapport étroit qu'elle entretient avec le point de vue de la science et avec l'image. Ces rapports ont pour effet de profondément modifier certains aspects parmi les plus importants de la pratique sexuelle, tels le sentiment d'identité sexuelle et la notion d'objet sexuel. Nous verrons que si la sexualité s'en remet au regard de la science sur son objet et à la fascination qu'exerce l'image, elle le fait au détriment de la jouissance.

Depuis toujours, la sexualité se transforme avec l'évolution des mœurs et des coutumes. Sa fonction ne se limite pas à assurer la reproduction de l'espèce, mais elle l'amène aussi à s'imprégner, en quelque sorte, du bassin culturel de son époque; elle est le reflet d'une société. Pour citer quelques exemples, elle représente chez les anciens Grecs l'expression du beau idéal, chez les Romains la recherche du plaisir, et au Moyen Âge la manifestation du diable. Plus près de notre époque, la sexualité a varié selon l'importance que l'on accordait au pouvoir de l'interdit. Si l'humanisme de la Renaissance atténua quelque peu l'effet de la censure imposée par la religion, celle-ci reprit de son emprise avec les courants réformistes. Notre époque est certes caractérisée par une sexualité qui échappe largement à l'interdit. Cependant la liberté d'expression qui en découle fait en sorte que la sexualité s'attache d'autant plus à certaines des valeurs qui caractérisent notre société, en particulier celles apportées par la science et par l'omniprésence de l'image.

La révolution sexuelle moderne est le fruit de deux séries de travaux scientifiques qui orientèrent la sexualité dans le sens de l'objectivité. La première série, qui date du début du siècle jusqu'aux années trente, comprend notamment les travaux de Freud sur la sexualité infantile et adulte, de Krafft-Ebing sur la perversion et de Ellis sur la psychologie sexuelle. Ces études permirent aux sciences psychologiques, qui en étaient à leur début, d'explorer et d'identifier les formes normales et pathologiques de la sexualité. La deuxième série d'observations date des années cinquante et soixante. Les études statistiques de Kinsey sur le comportement sexuel masculin et féminin aux États-unis et les travaux scientifiques de Masters et Johnson inaugurèrent la science de la sexologie. Non seulement était-il devenu courant d'observer les comportements sexuels humains, mais leur compilation permit de les classer selon des critères de normalité. Par exemple, les études statistiques de Kinsey firent connaître les habitudes des Américains en matière de fréquence des rapports sexuels, de types de rapports et de différences de comportement entre les deux sexes. De leur côté, les travaux de Masters et Johnson permirent d'étudier la physiologie sexuelle, d'observer à la caméra le comporte-

ment sexuel et, à partir de ces données, d'établir une classification des désordres sexuels, tels les problèmes de désir, d'excitation et de performance sexuelle.

Le caractère révolutionnaire de ces études scientifiques tient à ce que la sexualité n'appartenait plus dès lors à ces réalités d'existence qui ne se prêtent pas à l'observation mais à celles qui, parmi tant d'autres, allaient s'y soumettre. Le sexe devenait une façon d'être contrôlé par le regard. Comme Michel Foucault (1976, 77-78) l'avait remarqué, notre civilisation remplaçait l'*ars erotica* des anciennes cultures orientales par une *scientia sexualis*, une sexualité dérivée de l'objectivation et de la réglementation. Or cette *scientia sexualis* étendit progressivement son emprise dans le domaine des pratiques sexuelles, de telle sorte qu'elles aussi, à leur tour, allaient être soumises au point de vue de la science.

Le regard de la science et la subjectivité sexuelle

La diffusion des connaissances nouvellement acquises en sexologie permit aux individus de se détacher de leur comportement sexuel et d'y jeter pour la première fois un regard critique. Cet examen suscita un nouveau type de rapport avec soi-même et la question de savoir comment choisir son image sexuelle et quel impact elle aura sur le regard des autres est à cet égard typique de notre époque. Par la suite, cette problématique du *look* sexuel allait susciter une variété de problèmes cliniques se rattachant à l'identité sexuelle. Par exemple, dans le cas de l'orientation sexuelle, c'est-à-dire de la préférence d'une personne pour un partenaire du sexe opposé ou du même sexe, des chercheurs ont découvert récemment que certains individus changeaient d'orientation sexuelle, le plus souvent de l'hétérosexualité à l'homosexualité, après la trentaine ou la quarantaine, alors qu'auparavant on croyait que l'orientation sexuelle était établie de façon permanente avant la vingtaine (Bradley, 1985, 185-186). Ces observations scientifiques allaient remettre en question la notion d'une identité sexuelle innée et permettre d'introduire l'idée révolutionnaire d'un arbitraire de l'orientation sexuelle.

Les problèmes reliés à l'ambiguïté de l'identité sexuelle, tels qu'on les retrouve dans le transsexualisme, c'est-à-dire le sentiment d'appartenir au sexe opposé, ou encore dans l'hermaphrodisme, furent perçus dans le passé comme des signes attribuables à la volonté des dieux et souvent annonceurs de malheur. Pour ces raisons, les anciens Grecs laissaient leurs nouveau-nés hermaphrodites mourir à l'extérieur des murs de leurs villes. Le Moyen Âge les considéra comme des envoyés du diable et leurs réserva le même sort. Les transsexuels furent aussi traités dans certaines cultures comme des individus possédant des pouvoirs magiques. Ainsi, les chamans inuits devaient par exemple éviter tout ce qui les attachait à un sexe ou à l'autre pour exercer leur pouvoir (Saladin d'Anglure, 1986, 25-113). Encore aujourd'hui en Inde, certains groupes de chamans ont recours à la castration pour des raisons similaires (Nanda, 1985, 35-54). De nos jours, la science a fait en sorte d'éliminer le symbolisme magique attaché à l'hermaphrodisme et au transsexualisme, et à classer ces désordres comme des déviations réversibles.

Ainsi, le point de vue de la science a contribué à la création d'un nouveau type de subjectivité sexuelle autrefois considéré comme la chasse-gardée des dieux.

L'une des questions les plus fondamentales qui allait être soulevée par le regard de la science sur la sexualité fut le principe de la bipolarité des sexes. On pensait depuis toujours que ce principe, qui divise les partenaires sexuels entre hommes et femmes, était, comme dans le cas de l'orientation sexuelle, de nature permanente et irréversible. Or, la science démontra que tel n'était pas le cas. Des recherches sur des populations d'enfants dont le sexe était ambigu à la naissance prouvèrent que la détermination des sexes à la naissance ne dépendait pas de facteurs innés, mais dépendait au moins en partie de l'assignation arbitraire par les parents (Money *et al.*, 1957, 333-336). Une fois de plus, les études scientifiques eurent des répercussions importantes sur la façon dont les gens allaient percevoir leur sexualité. Si, comme la science l'affirmait, l'assignation des sexes dépendait du choix des parents, se pouvait-il, en fin de compte, qu'elle dépende de l'arbitraire des individus concernés? En d'autres mots, les gens pouvaient-ils avoir le choix, comme chez les transsexuels, de modifier leur identité sexuelle selon leur gré?

La science ne s'est pas simplement arrêtée aux problèmes de l'ambiguïté des sexes. Certains scientifiques poussèrent leurs explorations jusqu'à mettre en doute le bien-fondé du concept de la bipolarité des sexes (Tiefer *et al.*, 1995, 34-35). Étant donné que la distinction des sexes ne reposait a priori sur aucune donnée empirique, la question était de savoir s'il y avait une utilité à attribuer à des individus morphologiquement différents des identités sexuelles qui leur étaient propres. Dans ce domaine, les chercheurs eurent tôt fait de prendre conscience que certains individus appartenaient à ni l'un ni l'autre des deux sexes reconnus. C'est ainsi que l'on se pencha sur la question du troisième sexe. Parmi les facteurs qui ont contribué à cet intérêt, citons d'abord les changements apportés dans la classification des désordres sexuels. Depuis peu, la nosologie médicale reconnaît une nouvelle catégorie de gens qui ont la particularité de n'appartenir clairement ni à l'un ni à l'autre des deux sexes. Je mentionnerai aussi la popularité grandissante des études anthropologiques, au sujet de certaines communautés indigènes, faisant état d'individus appartenant à un troisième sexe (Herdt, 1988, 33-56) et dont les conclusions visent à justifier la pertinence d'un troisième sexe universel.

Les effets du point de vue de la science, tels le développement de l'arbitraire de l'identité sexuelle et la tendance à éliminer la différence entre les sexes, ainsi que le rapport étroit qui allait s'établir entre la science et la sexualité, ont eu des répercussions immédiates dans la pratique sexuelle moderne. Parmi celles-ci, je mentionnerai d'abord la contribution des modes vestimentaires. La mise en marché de vêtements en tissus synthétiques, tels le latex, le plastique et le vinyle, a permis d'échapper aux stéréotypes des deux sexes et de proposer un genre vestimentaire androgyne. Les contributions de la technologie ne s'arrêtent pas là. Les récents progrès en chirurgie plastique et en endocrinologie nous proposent aujourd'hui un nouveau type d'image sexuelle. La tendance, chez certains artistes populaires, à atténuer ou à éliminer par la chirurgie les traits qui les distinguent sexuellement,

est là pour le démontrer. Il ne faut pas oublier non plus l'entrée dans le débat politique de la question de l'élimination des sexes. Ainsi, aux États-Unis, certains groupes d'individus androgynes exercent des pressions politiques pour que la société ne leur impose plus le principe de la bipolarité des sexes, et qu'elle reconnaisse la réalité d'un troisième sexe. Cette tendance vise l'établissement d'une identité asexuée, basée sur une apparence physique construite par la science.

Le regard de la science et l'objet sexuel

Nous avons vu que les travaux de Freud sur la sexualité infantile contribuèrent à orienter l'étude des comportements sexuels en fonction des critères de la science. Soulignons que Freud utilisa l'ensemble de ses observations cliniques sur la sexualité pour construire une théorie de la sexualité basée sur des principes de mécanique bien connus à l'époque. Sa théorie de la pulsion appartient, en effet, à ce qu'il est convenu d'appeler le point de vue économique de l'organisation de l'appareil psychique. Dans le contexte de cette théorie, l'objet sexuel est défini comme étant un intermédiaire qui permet à la pulsion d'obtenir une satisfaction par la diminution ou l'élimination de sa tension énergétique (Freud, 1905, 135-136).

La notion d'objet en théorie psychanalytique allait subir après Freud de nombreuses modifications, en particulier avec les tenants de la relation d'objet, tels Winnicott et Kohut, et avec Lacan. Les nouveaux théoriciens de l'objet ne dérogeaient cependant pas du point de vue mécaniste proposé par Freud. Leurs nouvelles hypothèses allaient définir, une fois de plus, le rapport du sujet à l'objet à l'intérieur d'une structure empruntée aux sciences de la physique. L'impact de telles théories, en particulier celle du miroir proposée par Lacan, eût pour effet de modifier notre façon de comprendre la nature du rapport qui s'exerce entre le sujet et son objet sexuel.

Chez Lacan, l'objet sexuel ne se réduit plus à cette chose qui manque au sujet, et que ce dernier utilise pour obtenir une satisfaction. Au contraire, l'objet lacanien prend une double fonction. Il prend d'abord celle de l'image qui fournit au sujet l'illusion d'une unité qui lui manque, et avec laquelle il s'identifie en symétrie (Lacan, 1966, 94-95). Ainsi, l'effet que procure l'objet lacanien s'arrête d'abord au sentiment de fascination qu'exerce la chose à distance. En ce sens, l'objet sexuel excite le sujet mais ne lui permet pas de franchir le seuil de la satisfaction pleine, ou de ce que Lacan appelle la jouissance sexuelle, celle qui fait qu'un corps puisse jouir (Lacan, 1975, 26).

Il revient à Lacan d'avoir proposé une théorie qui tienne compte de la différence entre un premier type de rapports, où le sujet entretient avec l'objet sexuel une fascination en miroir, et un second où l'objet lui permet de jouir (Lacan, 1994, 183-187). Cette proposition tient de cette évidence que tous les sexologues connaissent bien, à savoir qu'un individu ne peut pas regarder sa jouissance et jouir en même temps. Je précise vouloir m'en tenir ici à la notion lacanienne de jouissance sexuelle ou « jouissance phallique » (Lacan, 1975, 14) et que, dans ce contexte,

l'orgasme figure comme le sommet de la jouissance. Selon l'auteur, la première étape exige un champ propre à la forme, celui d'un espace virtuel dans lequel le sujet capte, au moyen des propriétés du miroir, l'objet sous son apparence d'image. La seconde exige la transposition du couple sujet et objet sexuel dans un champ différent, celui de l'organe de jouissance, ou comme Lacan a choisi de l'appeler, celui du phallus. (Lacan, 1975, 14).

La distinction lacanienne entre un champ où l'objet sexuel fascine par sa qualité d'image et un autre champ où ce même objet donne accès à la jouissance nous permettra de mieux comprendre comment l'objet moderne, tel qu'il fut modifié pour satisfaire les exigences du regard de la science, a contribué dans notre société à l'échafaudage d'un objet sexuel fabriqué, lui aussi, pour le regard. L'idée de l'exclusivité du regard et de l'image dans la sexualité, telle que pratiquée de nos jours, ne surprendra personne. Elle n'est pas sans nous faire penser à la notion postmoderne du simulacre qui impose l'aspect virtuel des choses comme garante unique de la réalité. Il s'ensuit que l'objet sexuel moderne apparaît dans son aspect déconnecté de la matière. Sans épaisseur, cet objet révèle une logique de surface qui confirme la raison d'être du sujet par le rapport de symétrie parfaite que les deux entretiennent. Cette logique du simulacre indique qu'il n'y a rien à consommer de l'autre côté du miroir, et par le fait même, qu'il n'y a pas de jouissance.

Cette philosophie du néant sexuel se manifeste de plusieurs façons dans la pratique sexuelle. Les nouvelles chirurgies esthétiques, l'introduction de prothèses et d'implants de toutes sortes, les tatouages et la mise en marché de tissus synthétiques vestimentaires ont pour effet de radicalement transformer notre façon de percevoir le corps comme objet sexuel et d'orienter nos fantasmes dans le même sens. Or, ces nouvelles techniques ont toutes ceci en commun qu'elles visent à accroître les propriétés virtuelles du corps comme objet sexuel.

La fascination qu'exerce de nos jours l'image sexuelle est coextensive à la négation de la jouissance. Ce manque à jouir est attribuable, à mon avis, à l'insistance du regard actuel, calqué sur le regard de la science, à réduire toute chose à son aspect virtuel. C'est ainsi que la médecine moderne, avec ses appareils à résonance magnétique, à ultrasons et à reconstruction tridimensionnelle de l'image, nous a permis de visualiser le corps jusque dans ses recoins les plus obscurs et de démystifier son caractère sacré. Par la suite, la technologie de l'image nous a laissé comprendre que le contenu du corps, autrefois considéré comme le siège mystérieux et impénétrable de la sexualité, n'était composé lui aussi que d'images.

Non seulement la médecine mais aussi les arts ont contribué à fragmenter la matière du corps pour en étaler les restes au regard. Nous pensons ici aux peintures de Francis Bacon, au cinéma de David Cronenberg et au théâtre de Robert Lepage, que l'on pourrait décrire comme la mise en scène d'une anatomie humaine de la catastrophe. Il s'agit pour ces artistes de creuser à même le siège de la jouissance pour faire en sorte qu'il ne reste plus rien au-delà de la portée du regard. Nous n'insisterons pas davantage sur les multiples manifestations du morcellement du

corps que nous connaissons bien aujourd'hui, et qui n'ont d'autre but que d'offrir au regard le corps sous son angle virtuel. Je pense au culte du sexe-violence et en particulier à la nécrophilie (les films canadiens *Crash* et *Kissed* sont de bons exemples), et à la mode de l'automutilation.

La fascination qu'exerce l'image est allée jusqu'à envahir l'ultime refuge de la jouissance, celui de la perversion. Nous savons que le pervers jouit en secret, loin du regard des autres. Par exemple, le voyeur, l'exhibitionniste et le fétichiste cherchent à détourner des regards indiscrets la mise en scène de leurs fantasmes. D'ailleurs, la jouissance du pervers ne consiste-t-elle pas justement à tromper le regard des autres, tel ce sadique qui s'évertuait à raconter à son psychanalyste ses prouesses sexuelles avec une partenaire nouvellement rencontrée, pour finir par lui avouer que cette dernière n'était nulle autre que la propre fille de l'analyste? (Dor, 1987, 200). La sexualité moderne, axée sur l'image, ne cherche pas, comme dans le cas de la perversion, à exploiter le regard de l'autre à son insu, mais au contraire à exposer son caractère sordide et inusité pour les besoins de la fascination. Ainsi, l'intérêt des nouvelles sexualités pour la perversion, c'est bien de la montrer au grand jour. Ce genre de sexualité est à l'origine de l'établissement de différentes organisations pseudo-perverses pour sadomasochistes, fétichistes ou travestis, qui occupent de nos jours la place publique, avec leur points de rencontre et leurs rassemblements.

Conclusion

Vésale et le seizième siècle marquent les débuts de l'exploration scientifique de l'anatomie humaine. Avant l'illustre anatomiste, la religion s'était faite non seulement la gardienne du corps mais aussi, paradoxalement, celle de la jouissance. Lacan avait également compris que le corps est le siège des territoires obscurs et mystérieux de la sexualité et de la reproduction. Lacan, en effet, décrit le creux de l'organe féminin comme :

« ... celui de la chair qu'on ne voit jamais, le fond des choses, l'envers de la face, du visage... » (Lacan, 1978, 186).

Les sexualités d'aujourd'hui ont ceci de nouveau qu'elles transgressent l'interdit du corps au nom de la suprématie du regard. Elles privent le sujet de son espace charnel, là où il peut se laisser consumer par la jouissance, y mourir l'espace d'un instant. Elles ne semblent pas tenir compte du voile qui sépare l'interdit, que doit surmonter l'image pour produire l'excitation sexuelle, de cet autre interdit qui fait en sorte qu'il doit toujours y rester une place pour la jouissance. Ce n'est pas tant le désir de connaître les mécanismes internes du corps qui nous pousse au besoin de tout voir, mais bien l'insistance à nier toute réalité au-delà de ce qui se voit.

Curieusement, il n'est plus correct aujourd'hui de jouir. Nous ne sommes plus à l'époque où Reich nous incitait à utiliser l'orgasme pour nous décharger du trop

plein de nos tensions névrotiques. De même, sont révolus les temps très récents où les Masters et Johnson nous exhortaient à laisser de côté nos inhibitions et à participer sans restrictions aux plaisirs de la sexualité. Il convient plutôt aujourd'hui de personnaliser son image sexuelle. Paradoxalement, cette image n'a plus rien de sexuel qui la rattache à la reproduction sexuée; elle relève plutôt du mutant dont l'objet serait un clone, c'est-à-dire son image en symétrie, fabriquée par lui-même. La sexualité suit le cours des transformations sociales actuelles et évolue selon les exigences imposées par le regard de la science et de la technologie. Elle ne s'accroche plus comme autrefois aux symboles qui permirent au gens de s'identifier sexuellement dans leurs rapports avec les autres, et de déterminer leurs comportements sexuels respectifs. Elle ne laisse plus à l'objet sexuel cet aspect du corps où peut advenir la jouissance. Par contre, si on la compare à celle des époques antérieures, elle occupe toujours une place prépondérante dans la détermination de nos structures sociales. Elle continue de tisser son emprise dans le cœur de notre identité même si, plus souvent qu'autrement, elle le fait sous la forme d'une question angoissante. Poussée par l'instinct, elle ne cesse de s'imposer dans notre corps et dans notre discours comme elle l'a toujours fait, la différence étant que son éclat n'a jamais été aussi visible qu'aujourd'hui.

pierre clément
190 rue lisgar
Ottawa on k2p 0c4

Bibliographie

- Bradley, S. J., 1885, Gender Disorders in Childhood. A Formulation, in Steiner, B. W., ed, *Gender Dysphoria*, Plenum Press, New York, 175-188.
- Dor, J., 1987, *Structure et perversion*, Denoël, Paris.
- Foucault, M., 1976, *L'histoire de la sexualité, vol. I : La volonté de savoir*, Gallimard, Paris.
- Freud, S., 1905, Three Essays on the Theory of Sexuality, in Strachey, J., ed, *The Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud*, vol. VII, Hogart Press, London, 1978, 135-243.
- Herd, G.H., 1988, The Sambia « Turnim-Man » : Sociocultural and Clinical Aspects of Gender Formation in Male Pseudohermaphrodites with 5-Alpha-Reductase Deficiency in Papua New Guinea. *Archives of Sexual Behavior*. n° 17 (1). 33-56.
- Lacan, J., 1966, Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je, in Lacan, *Écrits*, Seuil, Paris, 93-100.
- Lacan, J., 1975, *Le Séminaire, livre XX*, Seuil, Paris.
- Lacan, J., 1978, *Le Séminaire, livre II*, Seuil, Paris.
- Lacan, J., 1994, *Le Séminaire, livre IV*, Seuil, Paris.
- Money, J., Hampson, J. G., Hampson, J. L., 1957, Imprinting and the Establishment of Gender Role. *Archives of Neurological Psychiatry*. n° 77. 333-336.
- Nanda, S., 1985, The Hijras of India : Culturel and Individual Dimensions of an Institutionalized Third Gender Role. *Journal of Homosexuality*. n° 11 (3-4). 35-54.

- Saladin d'Anglure, B., 1986, Du fœtus au chamane : la construction d'un « troisième sexe » inuit. *Études/Inuit/Studies*. n° 10 (1-2). 25-113.
- Tiefer, L., Kring, B., 1995, Gender and the Organization of Sexual Behavior. *Psychiatric Clinics of North America*. n° 18(1). 25-37.